

Récapitulatif : pourquoi Flora ?

En 1994, Flora a été créée sous la forme d'un petit réseau d'organisations qui développaient des initiatives de formation et de création d'emplois avec des femmes peu scolarisées. La mission de ces organisations ne consistait pas à réaliser de beaux bénéfices avec cette main-d'œuvre féminine (bon marché), mais à aider ces femmes - via le 'travail' - à trouver une place dans la société, à développer leurs talents, à se construire une confiance en soi et une autonomie ainsi qu'un capital social, et ce dans le respect de l'attention accordée à leur famille. La solidarité sociale et le respect de la personne dans son ensemble étaient donc toujours plus importants que la concurrence réciproque. Le problème auquel elles se sont rapidement heurtées est le fait que le contexte politique, tant au niveau international (le Fonds Social Européen), qu'au niveau national (la politique d'activation) ne leur permettait pas de rester fidèles à cette mission sociale. La concurrence et la productivité sont présentées - avec le soutien de la science économique - comme des valeurs hors desquelles il n'y a point de salut. Celui qui crée une solidarité avec des personnes moins productives en tant que plus-value sociale et qui reçoit (donc) des fonds publics à cet effet, est rapidement soupçonné de concurrence déloyale. Les règles en matière d'appels d'offres obligent les organisations à orienter les demandeurs d'emploi vers le marché du travail au prix le plus bas possible et par la voie la plus courte possible. Par conséquent, celui qui veut travailler avec les personnes les plus fragilisées, risque de perdre la lutte concurrentielle pour les subsides et est donc amené... à exclure les groupes fragilisés. La logique économique met les organisations ainsi que les travailleurs en concurrence réciproque, et toutes les statistiques indiquent que ce sont principalement les femmes peu scolarisées qui mordent systématiquement la poussière dans le cadre de cette lutte.

1. Mission : à l'intersection de trois thématiques

Le réseau Flora a été créé en vue de soutenir et de renforcer la mission sociale des organisations. La mise en place d'un échange mutuel et la recherche-action devaient leur permettre de maintenir l'équilibre entre leur mission sociale – égalité des chances pour les femmes, lutte contre la pauvreté et l'exclusion – et la 'conformité aux lois économiques'. Ou inversement, Flora les aide à trouver l'équilibre entre leur activité économique – malgré la logique concurrentielle dans laquelle la politique les pousse – et les valeurs comme l'émancipation, la solidarité et la participation. Dès le début, Flora était donc un réseau dont la recherche action visait un modèle social et durable d'économie. Sur base des besoins, des expériences et des récits de vie des groupes les plus fragilisés – des femmes qui luttent contre une accumulation de 'handicaps', qui outre leur statut de 'femme', sont également peu scolarisées, défavorisées, d'origine étrangère, mères célibataires ou victimes de violences familiales – Flora a cherché à tâtons à développer, via une collaboration et un échange permanent avec les femmes et les organisations, - des impressions sur le genre, la pauvreté et l'économie. Le genre en tant que notion 'émancipatrice' a toujours été la clé qui permettait de dévoiler les mécanismes de pouvoir socio-économique qui conduisent à l'exclusion et à la précarité.

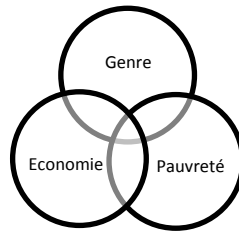


Figure 1 : Mission de Flora à l'intersection entre la durabilité, le genre et la lutte contre la pauvreté.

2. Vision : un processus de co-construction

Nous pouvons également envisager ce bref contexte historique sous un autre angle. Les organisations à l'origine de la création de Flora poursuivaient une mission incluant plusieurs aspects à la fois : non seulement l'égalité pour les femmes et les hommes, mais également la lutte contre la pauvreté et l'inégalité sociale, et ce en combinaison avec une activité économique durable. Cependant, la politique socio-économique et d'activation les a enfermées dans un carcan qui compliquait cette action 'transversale'. Puisque la logique de l'économie privée s'est imposée comme logique hors de laquelle il n'y a point de salut, les organisations ont été amenées à jouer avec les mêmes règles concurrentielles et donc également à chasser les 'moins productifs' de leurs actions. Le travail avec des personnes défavorisées semblait difficile à concilier avec une vision économique ; la lutte contre la pauvreté relève – à l'instar de la politique d'égalité des chances – de la compétence d'un autre département. Les règles du jeu de la politique déterminent que les ministres sont uniquement compétents pour leur territoire et qu'ils ne doivent pas se mêler à d'autres domaines. Les organisations sont reconnues par les différents départements pour les actions qu'elles mènent dans leur domaine politique, mais elles ne peuvent certainement pas utiliser les subsides du ministre A pour entreprendre une action qui relève en même temps de la compétence du ministre B. Par conséquent, les différentes autorités utilisent les organisations comme instruments afin de 'mettre en œuvre' leur vision politique auprès des chômeurs, des femmes ou des personnes défavorisées. La politique ne considère donc plus les citoyens comme des personnes 'dans leur globalité' avec des récits de vie complexes, mais seulement comme des 'objets' d'un domaine de politique partielle et unidimensionnelle. Par exemple, si une personne en parcours d'insertion entend dire qu'une formation informatique n'est pas rentable pour elle ou pour lui (en vue de l'accès au marché de l'emploi), nous ne devons pas attendre non plus de cette personne qu'elle suive une formation informatique après ses heures de travail - même si celle-ci est bon marché - parce qu'un autre ministre se préoccupe de la fracture numérique...

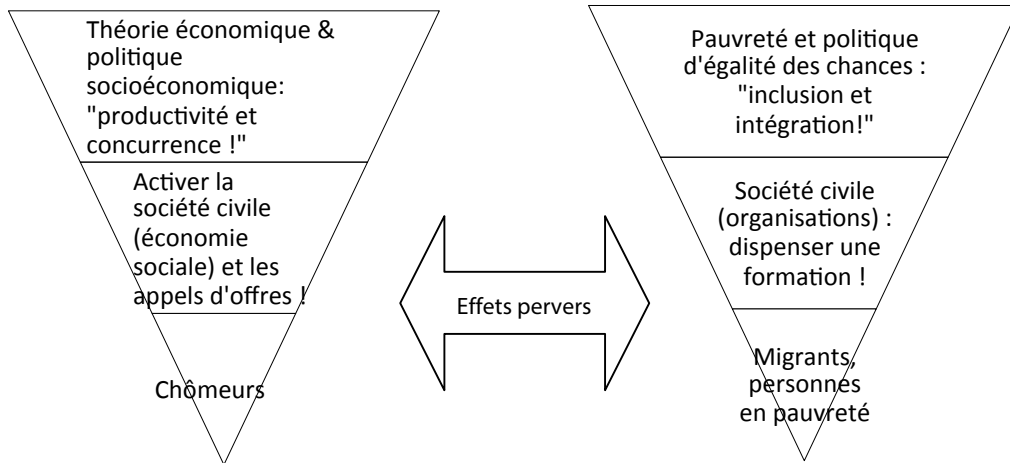


Figure 2 : Vision dominante des rapports entre la politique, les organisations et les citoyens.

Les effets paradoxaux d'une politique d'activation trop stricte sont immédiatement visibles. Tant la politique d'activation que la politique de lutte contre la pauvreté et la politique d'égalité des chances *prétendent* contribuer à une société plus inclusive, mais elles ne réalisent pas qu'en restant chacune dans leur propre logique linéaire et unidimensionnelle, elles se mettent des bâtons dans les roues. En outre, il n'est pas difficile de comprendre pourquoi les accompagnateurs/-trices des organisations désireuses de donner une place dans la vie socioéconomique à ces groupes fragilisés, pensent souvent qu'ils doivent s'efforcer de faire le bien pour tous. Ils naviguent en permanence entre les exigences 'd'en haut' (les autorités, mais aussi la politique 'économique' de la propre organisation) et les besoins 'd'en bas' (l'appel du groupe cible et leurs propres besoins de solidarité et d'humanité).

Afin d'aider les organisations à développer un regard plus solidaire de l'économie à l'intersection du genre et de la pauvreté, Flora doit donc également les libérer de la 'position intermédiaire' dans laquelle elles sont enfermées, et dans laquelle elles se sentent souvent utilisées comme instrument pour faire avaler aux femmes défavorisées une politique imposée d'en haut. La réponse de Flora consiste donc à redéfinir le rôle des organisations sur base de la rencontre avec les femmes (et les hommes) précarisées. Flora ne se positionne pas en tant 'qu'expert' qui sait mieux que les femmes elles-mêmes ce qui est 'bon' pour elles ; cette attitude serait - de façon subtile - tout aussi condescendante et patriarcale que la politique dominante. Mais Flora ne se limite pas non plus à encourager des processus 'ascendants' pour lesquels les organisations servent de boîtes aux lettres pour transmettre vers le niveau supérieur le message des personnes défavorisées. Cela ne rompt pas en effet la logique linéaire et les effets pervers y afférents. En outre, cette attitude rejette fortement la responsabilité sur les personnes précarisées proprement dites. Si rien ne change malgré leur contribution, on peut avoir l'impression qu'elles ont donné les mauvais signaux ou que leur message n'a pas été transmis assez clairement.

Afin de réaliser sa mission avec cohérence, Flora travaille donc sur base d'une autre vision de la collaboration entre les citoyens

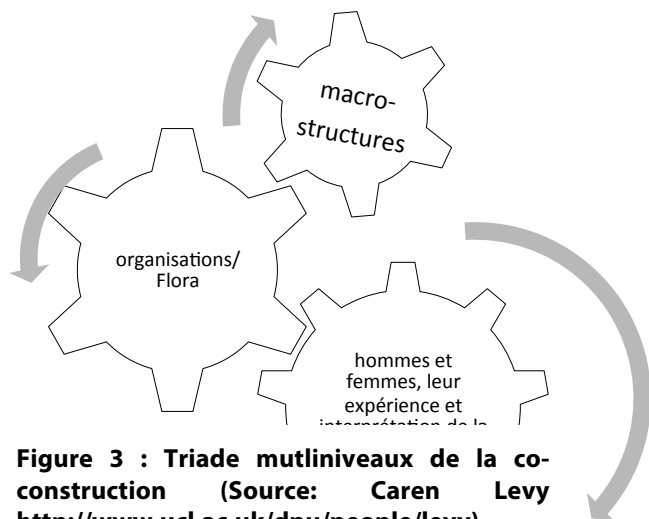


Figure 3 : Triade mutliniveaux de la co-construction (Source: Caren Levy <http://www.ucl.ac.uk/dpu/people/levy>)

(femmes et hommes défavorisés, le niveau micro), les organisations (des collectivités qui sont suffisamment petites pour pouvoir rencontrer les personnes fragilisées dans leur *globalité* mais aussi suffisamment grandes pour leur proposer un projet ou un parcours *collectif*, le niveau méso) et toutes sortes d'acteurs de la sphère politique, économique et académique (niveau macro). Les paradoxes et les effets pervers d'une politique descendante pourront uniquement être évités en construisant *ensemble* une société et en se penchant *avec chacun* sur une société 'inclusive'.

La vision de la coconstruction de Flora est une vision dans laquelle les organisations développent, avec les individus eux-mêmes, un parcours qui a également un impact sur (et est soutenu par) ce qui se passe au niveau macro. La coproduction n'est pas le contrôle 'parfait' d'un niveau sur l'autre, mais il s'agit d'un processus ouvert qui laisse la place à la concertation, à l'adaptation et à l'innovation. La coconstruction n'est donc pas un projet unique qui donne lieu à une action ou un objectif bien défini, mais il s'agit d'un processus démocratique et participatif permanent. Par la méthodologie de la coconstruction, Flora aide des organisations à élaborer une action participative avec leur groupe cible, et à développer, avec les groupes de femmes, des parcours dans lesquels elles peuvent donner une forme et un contenu à leur citoyenneté. En sa qualité de réseau, Flora offre également aux organisations une plate-forme commune destinée à développer leur vision d'une économie sociale durable et à la transposer au niveau macro. En raison de la logique contraignante dans laquelle les organisations sont enfermées, de la forte pression exercée sur elles pour répondre aux attentes contradictoires de la politique et du groupe cible, elles n'ont généralement pas l'énergie ou les moyens pour exercer une influence sur la politique. La mise en réseau leur permet d'unir leurs forces et de rassembler leurs expériences et d'exercer ainsi un plus grand impact.

3. Valeurs : pour quelles raisons menons-nous nos actions comme nous les menons ?

La question du pourquoi de Flora repose sur un fondement encore plus profond. Si Flora développe cette mission et cette vision et continue - dans un contexte fédéral et budgétaire difficile - à œuvrer à contrecœur pour une société plus durable et plus juste, c'est surtout parce que chaque personne qui se bat pour Flora estime que ça en vaut la peine. Traduire des valeurs en paroles est toujours une entreprise risquée, car elles sont souvent comprises comme des 'vérités' avec lesquelles on veut démontrer sa supériorité morale et le fait que l'on a parfaitement raison. Nous préférons donc parler de l'attitude éthique de Flora.

Flora est convaincue de ne pas avoir le monopole de la vérité. Nous ne voulons pas aborder les femmes comme si nous savions ce qui est 'bon pour elles', mais nous considérons le **respect et la capacité d'écoute** comme la base de notre travail. Nous soutenons également les accompagnateurs des organisations afin qu'ils mettent en place un processus participatif et co-constructif avec leur groupe cible. À l'instar du philosophe français Emmanuel Levinas, nous sommes intimement convaincus que seul l'écoute des 'autres' – des personnes les plus fragilisés – peut nous apporter de précieuses connaissances et peut nous amener à la découverte de ce à quoi les cadres dominants sont aveugles...

Les organisations nous expliquent que la solidarité – à l'instar de la politique de lutte contre la pauvreté – conduit systématiquement de façon involontaire dans le système socio-économique axé sur l'argent, à une concurrence entre les pauvres ou entre les organisations qui travaillent avec les pauvres. La lutte contre la pauvreté est réalisée, dans une large mesure, via l'activation et celle-ci à son tour entraîne la concurrence pour les places de formation, les emplois, les appels d'offres et les subsides. Et c'est également pour cette raison que, dans le cadre de la lutte contre la pauvreté, les plus 'productifs' s'en sortent à nouveau mieux que les

Pourquoi Flora ?

plus fragilisés. Voilà pourquoi Flora **souhaite donner une nouvelle forme à la solidarité**, pas pour les personnes concernées mais avec elles et avec les organisations qui, jour après jour, souvent sans grande reconnaissance ou considération pour la complexité de leur travail et de leur engagement, travaillent de façon solidaire avec ces personnes.

Flora s'efforce également de **produire un travail de qualité** en tant qu'organisation de valeur. Ces efforts se traduisent de la manière suivante : de petites et grandes décisions quotidiennes, un usage correct et raisonnable des fonds publics, se mettre à la disposition des organisations 'sur le terrain', être attentif aux besoins de sa propre équipe, veiller à l'impact de notre action sur l'environnement, surveiller la durabilité de notre propre action en trouvant le juste équilibre entre pragmatisme et efficacité d'une part et ténacité et idéalisme d'autre part.

Le positionnement de Flora sur le terrain

Où devons-nous situer un réseau comme Flora dans le large champ des organisations ? Bien qu'au départ, le réseau était une initiative d'organismes d'insertion, Flora n'en est pas un. L'objectif de Flora va bien au-delà de 'l'insertion socioprofessionnelle des femmes'. Bien que nous regroupions différentes organisations via la mise en réseau, nous ne sommes pas non plus une coupole ou un réseau au sens classique du terme. Flora n'est pas une structure qui défend les intérêts économiques et politiques d'une certaine forme de travail de l'économie sociale ; Flora n'est pas non plus membre de VOSEC (Vlaams Overleg Sociale EConomie). Nous ne faisons pas partie non plus de Tracé, FeBISP ou de l'Interfédé. Nos partenaires travaillent au sein de secteurs et de formes de travail très divers et sont généralement affiliés aux coupoles ou réseaux qui défendent les intérêts de cette forme de travail. Nous ne sommes pas non plus une organisation de femmes qui défend une participation accrue des femmes au système socio-économique existant.

Tous ces réseaux, coupoles et organisations défendent les intérêts d'un groupe (homogène) déterminé d'organisations et/ou un public cible au sein du système économique et monétaire existant. Flora se positionne comme un groupement le plus divers possible dont l'objectif est de donner forme de façon solidaire à un modèle alternatif de développement social. Nous ne sommes pas non plus des 'altermondialistes' qui croient que la société n'est vivable que si le système néolibéral et capitaliste est renversé ; en effet, il importe pour les femmes (et les hommes) défavorisés de trouver une place dans ce système. Le problème dont nous avons pris conscience au fil des années grâce aux femmes peu scolarisées, est le fait que la logique néolibérale est devenue le modèle dominant - voire même le seul modèle - de répartition et de valorisation du travail (c'est-à-dire : des rôles attribués aux hommes et aux femmes), et que ce modèle dominant les ramène systématiquement dans une position vulnérable qui anéantit tous leurs efforts. Flora veut donc également briser ce monopole, et développer, en complément des structures existantes, d'autres modèles pour définir, répartir et valoriser le travail.

1. Une plus-value : la résilience !

La théorie systémique nous enseigne que la durabilité des systèmes dépend d'un équilibre entre efficacité et résilience. Les systèmes qui misent uniquement sur l'efficacité sont, à la longue, tellement bien huilés qu'ils ne sont plus capables de corriger leur trajectoire et de s'adapter en cas de choc. C'est ce qu'a péniblement révélé la crise financière de 2008. Pour pouvoir compenser les crises, corriger la trajectoire et s'adapter à un environnement en évolution, la résilience est indispensable. La résilience dépend de la diversité - la capacité à développer un autre regard ou une autre approche - et de la solidarité. Ce n'est que lorsque les idées novatrices sont ancrées quelque part et qu'elles ne restent pas simplement des remarques sans rime ni raison qu'elles peuvent renforcer la résilience du système. Nous avons déjà dit que le système économique se satisfait dans la simplification et l'efficacité ; c'est précisément pour cette raison que Flora a vu le jour. **La raison d'être de Flora est donc de renforcer la résilience des organisations et de la politique et ainsi de contribuer à une société plus durable.**

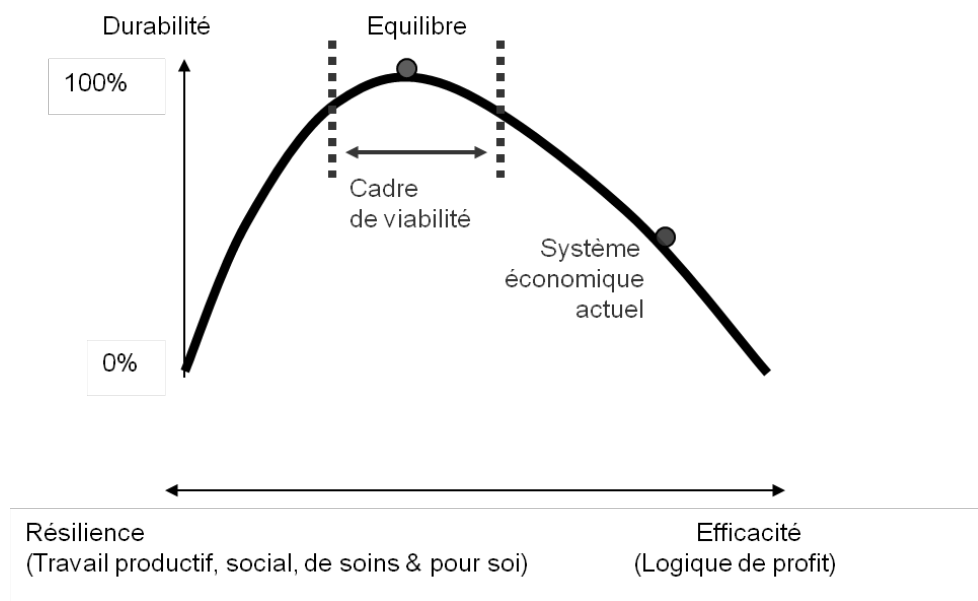


Figure 4: Courbe de la durabilité (Source: Ulanowicz, Goerner, Lietaer & Gomez. (2009) Quantifying sustainability: Resilience, efficiency and the return of information theory. Ecological Complexity 6 nr. 1, 27-36).

La figure montre également que Flora ne mise pas sur l'attaque ou la critique du système dominant. En effet, tant l'efficacité que la résilience sont indispensables pour atteindre une durabilité optimale (ou 'vivable'). Sur base de la conviction qu'une société et une économie 'différentes' sont possibles, nous mettons tout en œuvre pour donner toutes les chances à ces différentes visions et approches. Le plus beau, c'est que Flora ne doit pas inventer cette diversité elle-même. Il lui suffit en effet d'écouter les femmes (et les hommes) défavorisés et les organisations qui travaillent avec eux pour apprendre à jeter un autre regard sur la société et l'économie. En dévoilant ces expériences 'différentes' par la coconstruction, ils se voient attribuer une visibilité et une reconnaissance. Ce n'est que de cette façon qu'ils peuvent également avoir un impact sur l'espace 'public' de la politique et de la science, qu'ils peuvent se faire entendre sur le forum public où les citoyens décident ensemble des affaires d'intérêt général.

Inversement, Flora soutient les organisations et initiatives existantes en renforçant leurs relations. Afin de réaliser, avec leur groupe cible, ce que les autorités leur imposent, elles vont bien au-delà de ce que présentent les tableaux de bord classiques. La grande inventivité et l'émotion sociale des accompagnatrices est souvent à rechercher dans ce 'vrai travail'. Afin de réagir 'contre le canevas imposé', elles ne peuvent pas s'appuyer sur d'autres 'canevas'. Par conséquent, elles donnent tout d'elles-mêmes et se sentent souvent seules, peu reconnues et soutenues. En regroupant ces idées et en les présentant, Flora montre que les organisations ne sont pas seules dans leur vision 'différente'. En construisant avec elles des cadres et des méthodologies, Flora améliore leurs relations et leur résilience.

2. De la Blue Ocean Strategy au Web of (gender as) Transition

Dans la littérature des entreprises, le concept de 'Blue Ocean strategy' fait référence à l'idée selon laquelle il est possible d'atteindre une croissance et des bénéfices accrus en créant une nouvelle demande sur un marché encore peu pénétré par la concurrence (un 'océan bleu') plutôt que de livrer combat avec d'autres fournisseurs de produits déjà connus dans un segment de marché existant. Au contraire, Flora croit qu'elle peut précisément réaliser plus de 'bénéfices' en partageant son produit unique et novateur avec un maximum de personnes. C'est déjà ce que nous réalisons dans le paysage des organisations qui travaillent, avec des femmes défavorisées, au renforcement de leur position dans la société et l'économie. Mais bien sûr, les organisations actives sur des terrains 'contigus' et qui pensent pouvoir trouver leur intérêt dans la méthodologie, les analyses ou l'expertise de Flora, sont les bienvenues. Plus nous travaillons ensemble à la résilience du système, plus notre société sera durable.

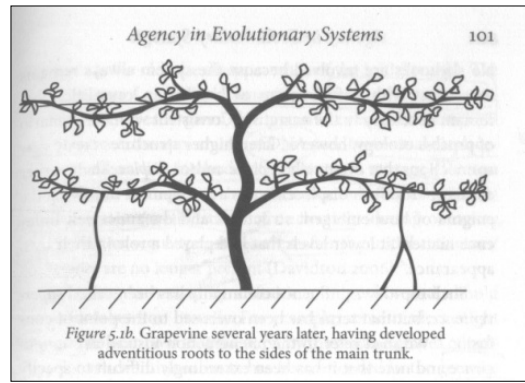
économiques basées sur des paramètres linéaires et monétaires

Travail de soin aux personnes âgées et souci pour les générations futures...
 compétitivité & concurrence, (sur)production en incitation à la consommation, participation, solidarité, gestion des biens collectifs...
 travail pour soi, bien-être personnel, santé et confiance en soi, déployer ses talents...

Dans d'autres domaines également, les individus se sentent souvent réduits au statut 'd'objet' des structures politiques ou du pouvoir, et les organisations tentent de formuler des alternatives plus holistiques et participatives. Bien que les intentions de projet chez Flora se développent essentiellement à partir de la collaboration avec des projets désireux d'offrir davantage d'opportunités sociales aux femmes peu scolarisées, elles contiennent de nombreux éléments qui peuvent également présenter une utilité pour d'autres organisations. Comment aider des individus, via la coconstruction, à avoir prise sur leur propre situation ? Comment les organisations peuvent-elles unir leurs forces pour donner forme ensemble à cette méthode de travail participative ? Comment trouver, dans le monde économique, politique et académique des acteurs disposés à faire place non seulement à 'l'efficacité' et au contrôle, mais aussi à la résilience et à la (véritable) solidarité ? Ces questionnements ne se posent pas seulement dans le secteur d'activité principal de Flora, mais aussi dans d'autres domaines qui visent une société durable.

Figure 5 : Un réseau résilient de l'innovation sociale. Source :

Ulanowicz, Robert E. (2009). A third window. Natural life beyond Newton and Darwin. West Conshohocken, PA: Templeton
Plus il y aura d'organisations capables de 'unir' dans des réseaux résilients, plus Flora se rapprochera de son objectif. La solidarité ne signifie évidemment pas que les cadres et impressions développés par Flora sont 'appliqués' (ou 'mis en œuvre') par d'autres organisations en tant que nouvelle norme. Les autres organisations doivent plutôt s'appropriier les cadres et les concepts développés et leur donner forme de façon participative dans leur propre contexte. La coconstruction en tant que processus participatif constant doit également intervenir entre les différents domaines ou terrains sociaux. Ce que Flora ne peut réaliser seule. Peut-être pouvons-nous utiliser l'image d'un pampre qui produit ses propres raisins mais qui présente également des 'pousses' qui vont produire à leur tour leurs propres fruits. Les différents arbustes ainsi créés sont reliés entre eux tout en étant autonomes et suffisamment divers pour pouvoir s'adapter à des contextes changeants. En 2010, l'équipe s'est intensément penchée sur la façon de développer et de renforcer un tel 'réseau' d'initiatives diverses et résilientes. Il s'agit certainement aussi d'un thème de travail pour les prochaines années.



3. Une approche holistique du travail et de la citoyenneté

Dans les passages précédents, nous avons déjà indiqué à plusieurs reprises que la grande 'recherche d'efficacité' dans notre société est

liée à une vision étroite (unidimensionnelle) du travail. Dans le système socio-économique dominant, le travail est assimilé au travail rémunéré, et il domine toutes les autres formes de travail.

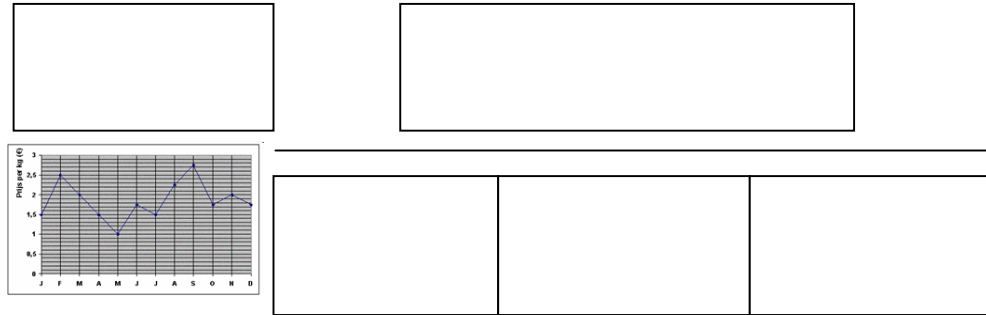






Figure 6: modèle socio-économique classique: concurrence (le gain individuel comme objectif) et 'externalités'.

Il est évident que cette vision du travail se traduit le mieux dans le modèle du gagne-pain masculin – le travailleur le plus productif qui ne 'perd' pas de temps à exercer un travail de soin ou d'autres formes de

travail. La vision linéaire et unidimensionnelle du travail rend invisible des dommages causés à d'autres domaines de la vie comme des 'externalités' et remet ainsi en question la durabilité de l'économie et de la société. Par conséquent, on peut supposer que c'est précisément à partir du genre que l'on peut formuler une vision 'différente' (c'est-à-dire : diverse, résiliente) du travail. Le genre tient compte de tous les rôles auxquels les hommes et les femmes ont accès (ou pas) et dont une société a besoin pour fonctionner correctement. En 2010, Flora a donc rassemblé, dans un cadre d'analyse synthétique, tout ce que les femmes peu scolarisées nous ont appris – depuis les premiers projets de recherche-action JUMP jusqu'à aujourd'hui – sur ce que le travail représente pour elles. Pour les femmes, quatre formes de travail sont tout aussi importants.

	travail productif : la couverture des besoins matériels (qui aujourd'hui dépend essentiellement de/ou coïncide avec le fait de disposer de moyens financiers)
	travail social : avoir le sentiment de faire partie d'un plus grand ensemble et de pouvoir y apporter sa contribution, disposer d'un capital social et pouvoir s'appuyer sur une collectivité
	travail de soin : répondre aux besoins et aux intérêts des générations passées et futures, pour les seniors, les enfants, les proches, pour tous ceux qui ont besoin de soins.
	travail pour soi : dans notre société, les personnes défavorisées se sentent exclues. Grâce à l'individualisation (avec le 'travail sur mesure' comme idéal de service), les individus portent tout le poids de leur insertion sur leurs épaules, mais c'est précisément pour cette raison qu'ils ont une image négative d'eux-mêmes. Le travail pour soi est donc essentiel pour développer un sentiment de dignité et d'assurance, pour investir dans son propre bien-être et pour développer ses propres talents, pour se 'réinventer'/se récréer.

Si les besoins des générations futures sont négligés en faveur de la productivité (et de la recherche de bénéfices), si la pression exercée par le besoin de productivité conduit les hommes à la dépression et au suicide et à de grandes disparités sociales, la société perd alors sa résilience. Dans de nombreuses recherches-actions, Flora est de nouveau arrivée à la constatation que la vision dominante du travail – où l'argent est le seul critère de valeur – compromet les autres fonctions sociales. C'est pourquoi la gestion de l'équilibre, le développement de modèles politiques et de connaissance, qui garde à l'esprit l'individu 'dans son ensemble' et la société 'dans son ensemble' (aujourd'hui et demain), a été ajouté comme cinquième forme de travail au cadre d'analyse. **Flora s'efforce de présenter ce modèle holistique du travail comme cadre d'analyse pour la résilience.**

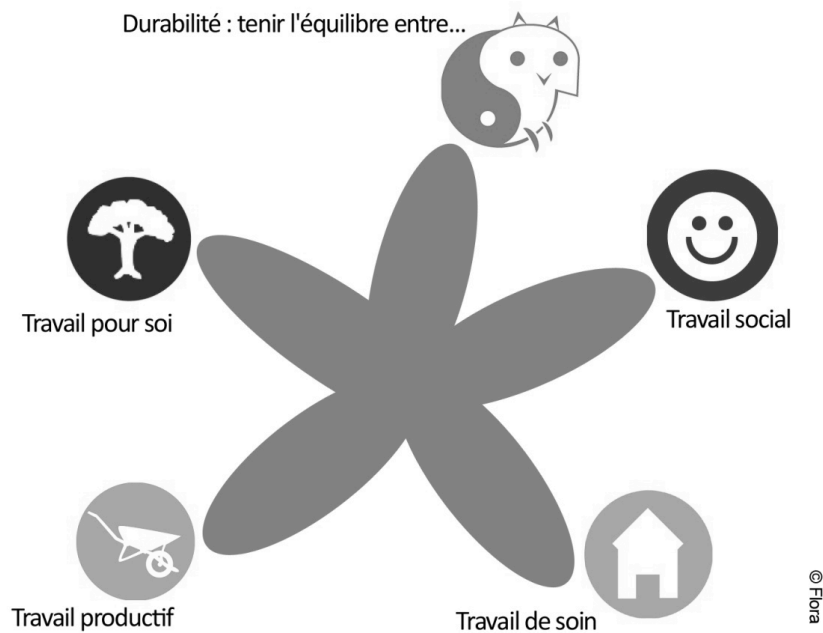


Figure 7: Cadre pour l'analyse de genre du travail : le 'Five Types of Work Integrating Network' (ou 5-TWIN).

4. Égalitaire : le genre défini à la croisée des lignes de rupture sociale

Bien que le genre soit une catégorie d'analyse centrale dans son fonctionnement, Flora ne se considère pas comme un 'mouvement de femmes'. En voici une brève explication. La notion de 'genre' est utilisée par les féministes pour indiquer la distinction entre les particularités biologiques des individus (par exemple le sexe) et certaines inégalités sociales. Ce n'est pas parce que les femmes peuvent enfanter qu'elles seraient prédestinées à assumer essentiellement un travail de soin ; c'est la société qui le définit de la sorte. Ce n'est pas parce que les hommes ne peuvent pas allaiter qu'ils ne peuvent pas se soucier des générations futures, mais ce sont des mécanismes socio-économiques qui les en empêchent souvent. Si les individus occupent des positions sociales inégales, cela n'est donc pas uniquement lié à leurs caractéristiques individuelles (niveau micro), mais aussi à des mécanismes de pouvoir (niveau macro).

En guise de moyen mnémotechnique, nous utilisons la formule suivante : $G = s, p$, où G représente le genre, s le sexe et p la position (sociale) ou 'power' (empowerment). La formule (qui n'est évidemment pas destinée à faire des calculs mathématiques) montre que le sexe, une caractéristique individuelle (niveau micro) est lié à une position sociale (niveau macro) qui va de pair avec le pouvoir ou l'impuissance. Le genre ne concerne pas uniquement les caractéristiques individuelles des individus (s), mais aussi les 'rôles' auxquels ils ont accès (ou pas) et qui sont socialement appréciés (ou pas) par l'attribution d'un pouvoir économique, politique ou culturel (p). Par conséquent, le genre est dès le départ une notion à 'multi-niveaux', qui permet d'analyser un problème à plusieurs niveaux à la fois et qui identifie les mécanismes à tous les niveaux.

Le genre en tant que concept multi-niveaux possède un fort potentiel émancipateur et innovant : en examinant à la fois les mécanismes au niveau psychologique (micro), organisationnel (més) et politico-économique (macro), il est possible d'une part de renforcer le pouvoir des femmes (et des hommes) pour participer au modèle de développement socio-économique, mais d'autre part, on garde également à l'esprit la transition vers un modèle plus égalitaire comme base de travail. Toutefois, puisque nous ne sommes pas habitués à penser à plusieurs niveaux, le concept est souvent ramené à un seul niveau. Soit, on le situe uniquement au niveau micro et on l'utilise simplement comme synonyme de 'sexe'. Dans ce cas, le problème semble être uniquement lié au fait que les femmes n'opèrent pas les mêmes choix que les hommes (niveau micro) et éventuellement que les mésostructures (dans l'enseignement, le domaine socioculturel, les médias,...) les formatent de 'façon inexacte'. Le modèle (macro) socio-économique n'est pas remis en question, même pas aujourd'hui alors qu'il apparaît de plus en plus qu'il n'est pas durable. Les mécanismes

d'exclusion au niveau macro restent hors d'atteinte, et ne peuvent donc pas être combattus. D'autres critiquent le concept de genre car il pose les femmes en victime. En attirant l'attention sur le pouvoir et sur les choix propres des femmes, et en plaçant les femmes et les hommes sur un même pied d'égalité, ils accentuent l'équivalence des sexes. Chaque raison de remettre en question l'inégalité des chances pour les femmes dans le système dominant est évidemment supprimée également. En outre, les femmes qui rivalisent entièrement avec les hommes pour le pouvoir économique ou politique, semblent, à cet égard, ne pas être de 'véritables' femmes, ou du moins mépriser implicitement les 'valeurs féminines'. Une fois que le concept de genre est débarrassé de son caractère multi-niveaux, il perd donc de sa force émancipatrice et devient un concept faible. Inutile de démontrer que cet aspect a donné lieu à de nombreuses discussions dans le cadre du mouvement féministe.

Il était assez intéressant de voir des femmes défavorisées qui attiraient à nouveau l'attention sur le caractère multi-niveaux du concept de genre. Elles ont attiré l'attention des premières féministes américaines sur le fait que si ces dames avaient dorénavant l'opportunité de faire une carrière, ceci n'était possible uniquement parce qu'elles gardaient d'autres femmes – dans la position de laquelle elles s'étaient libérées elles-mêmes. L'acquisition de cette nouvelle position de pouvoir se fait donc au détriment d'autres groupes de femmes, souvent peu qualifiées et d'origine immigrée. Les mécanismes de pouvoir qui se jouaient entre les hommes et les femmes n'ont donc pas disparu parce que des femmes ont pu prendre des positions de pouvoir. Ces mécanismes ont seulement été déplacés pour créer un déséquilibre de pouvoir entre les femmes. Le concept de genre ne peut être libérateur pour toutes les femmes que si on l'appréhende sur les trois niveaux : micro (individus), meso (organisations), macro (société). Le fait que la société et l'économie voient la concurrence comme la valeur la plus élevée, et instaurent l'argent comme unique moyen d'échange, voilà l'origine de bien des injustices sociales dans notre société. Et ce n'est pas en soumettant des femmes aux mêmes règles de jeu qu'on évince ces injustices. Ces femmes se détacheront donc d'un travail (de soin) qui sera toujours répercuté sur d'autres. Ce sera toujours les 'autres groupes' d'hommes et de femmes, par exemple au Sud ou les générations futures, qui en feront les frais.

La formule pour le genre doit donc être affinée afin de présenter les différents mécanismes de pouvoir. Une formule plus exacte pour le genre pourrait être la suivante : $G = S \cdot p^2$. La majuscule S représente plusieurs lignes de rupture sociales (en premier lieu le sexe, mais toujours à l'intersection avec d'autres caractéristiques comme la classe sociale, le degré de formation, l'origine ethnique, la situation familiale, l'âge, etc.). Celui qui cumule plusieurs facteurs à risque voit également son pouvoir diminuer de manière exponentielle, d'où le p^2 . Être une femme, qui en plus est peu scolarisée, d'origine immigrée et mère célibataire n'offre presque aucune chance d'une vie décente. La notion de genre ne peut donc conserver son potentiel émancipateur que si elle ne concerne pas uniquement le renforcement des femmes, mais également l'émancipation de la société dans son ensemble, la transition vers un modèle socio-économique plus durable. Ce qui a commencé comme 'lutte féministe' peut donc également devenir un formidable tremplin pour le développement d'un modèle social plus égalitaire, du moins si le genre est utilisé comme concept intersectionnel et multi-niveaux.

5. Et donc...

Il est évident que pour contribuer à une société durable, Flora mise sur la définition 'forte' du genre. Celle-ci permet d'œuvrer, avec les hommes et les femmes, à une vision plus durable, holistique et égalitaire du travail, de l'économie et de la société. À la lumière de ce qui précède, nous pouvons résumer le positionnement de Flora dans les points suivants.

5.1. Carrefour de la pensée : le sexe n'est jamais la seule source d'exclusion !

Puisque l'équipe met à contribution des femmes peu scolarisées en tant que co-expertes privilégiées de la recherche-action, il convient de toujours définir l'exclusion 'à la croisée' de plusieurs variables. En Belgique, Flora est la seule organisation qui **définit systématiquement le genre à ces intersections et qui peut tenir compte en 'même temps' de différents mécanismes de pouvoir**. Il ne suffit pas que des femmes conquièrent le pouvoir économique, politique et académique, pour réaliser durablement l'égalité des chances, il convient de redéfinir la 'participation au pouvoir', la participation et la citoyenneté. En termes de genre : tous les groupes de femmes et d'hommes doivent avoir accès aux rôles (ou aux formes de travail) dans lesquels ils

peuvent participer à la coconstruction d'une société plus juste. Ça signifie également que les institutions où le pouvoir est préparé, exercé, mis en œuvre et régulé, doivent être organisées différemment. Pour la conception de ce 'réseau de transition', Flora s'inspire du travail de Caren Levy. Ce positionnement a permis à Flora en 2010 d'évaluer ses relations avec les mouvements féministes et de se positionner plus clairement comme étant complémentaire à ce dernier.

5.2. Redéfinir le travail dans le respect des expériences des femmes et des hommes

En redéfinissant la notion de genre sur base des enseignements tirés des projets avec des femmes, Flora apporte un contrepoids à la dominance unilatérale du travail rémunéré (qui privilégie essentiellement le modèle du gagne-pain masculin) et y oppose le modèle 5-TWIN comme complément holistique et égalitaire. Ce modèle est une possibilité pour formuler, vis-à-vis du modèle dominant, hyper efficace du travail (travail rémunéré), **une vision du travail susceptible d'apporter aux individus et aux organisations une nouvelle résilience**. Puisqu'il est développé – en coconstruction – avec des femmes défavorisées, il offre également la possibilité de faire participer ces femmes et d'autres groupes aujourd'hui en 'marge' de la société, à la coconstruction d'un modèle social plus juste. Flora ne se positionne pas en tant que centre d'expertise spécialisé qui pêche dans son propre "océan bleu", mais elle veut offrir à un maximum d'acteurs l'opportunité de s'approprier la méthode de travail, la méthodologie et les cadres d'analyse afin que ceux-ci puissent être appliqués à d'autres contextes et à d'autres problèmes et qu'ils puissent également être ancrés dans d'autres groupes fragilisés. De cette façon, il est possible de développer un 'tissu' ou 'réseau' de transition et de coconstruction.

5.3. Genre : l'ouverture nécessaire et éthique aux autres/à l'autre

Le genre est un concept clé sur base duquel Flora œuvre à une société durable. Le genre ne devient pas une notion 'superflue' une fois qu'un certain nombre de femmes participent au pouvoir ; les hommes et les femmes seront toujours 'différents' et par conséquent, le concept de genre force à toujours tenir compte de 'l'autre'. Ça nous rappelle que nous ne pouvons pas espérer formuler 'une bonne fois pour toutes' une norme unique à laquelle tous les individus doivent satisfaire, car cela conduira une fois de plus à une rationalisation et à une hiérarchisation des individus qui cadrent 'plus ou moins' avec le modèle. La rencontre avec 'l'autre' nous oblige également à remettre systématiquement notre modèle en question. Tandis que d'autres différences sociales sont graduelles au niveau micro et peuvent varier dans le temps (la définition d'immigrés est variable, les personnes peu scolarisées peuvent se recycler, etc.), le sexe reste quant à lui une différence indélébile entre les individus. À cet égard, nous ne pouvons pas non plus 'subordonner' la recherche de l'égalité des chances entre hommes et femmes à la 'diversité' (comme si le fait 'd'être une femme' était un handicap graduel à côté des autres), mais le genre – toujours défini à l'intersection entre le sexe et d'autres lignes de rupture sociales et à plusieurs niveaux d'analyse – doit être utilisé comme concept essentiel (ou comme instrument intellectuel) pour une société meilleure.

5.4. Redéfinition du rôle des organisations : de la mise en œuvre à la coconstruction

En travaillant dans la triade de la coconstruction, nous pouvons établir plus clairement la distinction entre la 'mise en œuvre' d'une politique imposée d'en haut et l'autonomisation des femmes peu scolarisées via leur participation à des collectivités. En permettant leur 'participation' via des processus ou des parcours collectifs (coconstruction entre niveau micro et méso), leur contribution peut également exercer un impact plus fort sur la politique (coconstruction entre méso et macro). Ainsi, à l'issue d'un projet, la connaissance que nous avons acquise avec les femmes peu scolarisées n'est pas classée de façon verticale mais nous la développons systématiquement. Ceci signifie également que **Flora tente de reformuler le rôle des organisations et – outre la mise en œuvre d'un cadre ou d'une politique formulé d'en haut – de faire place à la coconstruction de la politique et de la connaissance** qui n'est possible que si l'on rassemble des personnes défavorisées et que si on collectivise leurs besoins et talents (cf. le travail social dans la figure 5-TWIN).

5.5. Le système économique et monétaire comme source d'inégalité entre hommes et femmes et incompatible avec le développement durable

Les analyses des problèmes sociaux que réalise Flora dévoilent systématiquement l'impact négatif de la dominance du travail rémunéré. Cette dominance n'est bien visible que lorsqu'on réalise que, dans notre société, le travail est défini très tendancieusement comme travail sur le marché de l'emploi 'régulier', c'est-à-dire un travail qui donne lieu à un bénéfice monétaire pour les actionnaires privés. Du point de vue du genre, il est donc également indispensable d'inclure dans l'analyse, le rôle et les mécanismes de l'économie monétaire. À cet égard, en 2010, Flora a également exploré une série de pistes et d'accords de coopération. En 2010, la crise financière a augmenté la prise de conscience, parmi la population, que l'argent conduit exclusivement à la concurrence et à la recherche de bénéfices à court terme. Il s'agit d'un système monétaire qui 'valorise' inégalement différentes formes de travail. Par conséquent, les hommes et les femmes sont également mis en concurrence entre eux ; les femmes qui font des choix qui ne sont pas valorisés par le système monétaire (et qui ne se constituent donc pas de droits puisque ceux-ci reposent exclusivement sur le travail rémunéré) semblent s'attirer des ennuis. Naturellement, il est beaucoup plus juste d'affirmer que ce système, où l'intérêt des riches est obtenu chez les individus endettés, mettra toujours quelqu'un dans l'embarras. Ce que la politique d'activation fait également croire aux chômeurs c'est que dans le système actuel, nous ne pouvons pas tous être riches, car l'intérêt ne pousse pas sur les arbres. Sur base de l'analyse de genre, nous entrevoyons également la nécessité et la possibilité de définir et de valoriser le travail autrement que par la seule clé de répartition inégale de l'argent. **Flora assume le rôle de réseau d'expertise susceptible d'identifier des pistes pour d'autres formes de valorisation du travail – naturellement via la coconstruction.**